Vacances à Boezingue,

J'avais tout juste dix ans et c'était la fête.

Nous partions en vacances à Boezingue sur les rives du canal Ijzer, reliant Ypres à Furnes, à soixante kilomètres de chez nous,
Après plusieurs hésitations, le choix s'était fait en fonction du prix modéré de la pension de famille. Puis mon père avait étalé sur la table de la cuisine la carte de la Belgique. Il cherchait la route la plus courte et la moins dangereuse.
Au jour J il fallait partir tôt et pour gagner du temps nous avions fait une grande toilette la veille. Mon père sonnait le réveil et un petit déjeuner copieux suivait le passage au lavabo.
Charger la voiture nécessitait une savante organisation.
La grosse poussette, et sa volumineuse capuche bleu marine, occupait l'essentiel du coffre. Une petite valise suffisait pour nos habits.
Ma mère veillait sur l'objet principal à ne pas oublier: la trousse à pharmacie. Indispensable arme contre toutes maladies éventuelles, rien ne devait lui résister, du simple désagrément gastrique, aux méchantes égratignures, en passant par les varices de mon père qui saignaient souvent et que maman soignait avec la peau d'amadou.
Au moment du départ, des voisins sortaient pour nous faire de grands signes d'adieu. Mon père, très fier, les remerciait de plusieurs coups de klaxons.
Nous étions enfin partis...
Jusqu'à la première halte: la douane.
D'abord la douane française, simple formalité, le douanier nous saluait d'une main sur le képi
-Allez !
Quelques mètres plus loin la frontière de Comines nous impressionnait davantage. Derrière d'autres voitures, mon père se garait, faisait le tour de son véhicule, vérifiait la plaque d'immatriculation et la présence du F réglementaire. Un douanier belge en uniforme kaki, plongeait la tête dans l'habitacle et nous inspectait l'un après l'autre. Personne ne souffler mot. D'un œil sur la carte grise l'homme demandait :
-Qu'avez vous à déclarer ?
-Rien , répondait mon père, nous partons en vacances avec les enfants.
-Bien, c'est bon, circulez !

Sitôt la barrière passée on admirait la Belgique, qu'il était beau ce pays, les coquettes maisons, aux volets fraîchement peints, posées sur les pelouses tondues donnaient l'impression d'ordre et de propreté.
Mon père connaissait « la » boulangerie où il fallait acheter le bon pain blanc pour le pique nique. Il arrêtait la voiture devant le magasin. Cette boutique vendait mille choses. A côté des pains ronds voisinaient des conserves, des légumes, des boissons, des produits d'entretien et des cigarettes. Cela nous épatait, nous ne connaissions pas encore les supérettes.
Dans un autre village, à peine plus éloigné, c'est ma mère qui allait à la boucherie acheter un gros salami et une terrine de pâté de foie. Dés son retour dans la voiture, la bonne odeur de charcuterie qui émanait des paquets, nous mettait en appétit, et puisque que l'heure du biberon du petit frère approchait, la pause s'avérait indispensable.

Nous avions parcouru quarante cinq kilomètres et Ypres était la ville choisie. On admirait le beffroi et le clocher de la cathédrale, en racontant l'histoire des drapiers à l'origine de la réputation de la ville. Le père choisissait sur la grand place un estaminet pas luxueux mais coquet.
Sur de jolies chaises en rotin nous prenions place autour du guéridon de fer blanc. Des sacs sortaient le pain, la charcuterie et les couteaux pour confectionner les sandwichs.
Un jeune serveur, le torse bien serré dans un gilet noir, s'approchait pour prendre notre commande , deux bières pour les adultes, deux chocolats froids pour les filles. En silence nous nous régalions. Puis maman donnait le biberon au petit dernier, qu'on s'échangeait à tour de rôle pour pouvoir manger.

Après un passage obligatoire par les toilettes que chacun s'accordait à trouver irréprochables, nous partions vers le but ultime de notre voyage : Boezinge.
Durant le trajet nous nous amusions à regarder les voitures qui nous croisaient, si elles étaient françaises, on leur souriait, mais si leur immatriculation affichait 59 , on faisait de grands signes amicaux.

A droite, lui faisant face, l'auberge qui nous attendait était bâtie au bord du canal. Le long d'un large pavé, des tables nappées de vichy rouge entouraient l'entrée fleurie de géraniums. Longeant les deux établissements, le canal était le lieu rêvé pour nos vacances.

Grand gaillard mon père entrait le premier, on pouvait voir sur son costume de fine toile grise, la fatigue du voyage. Il était suivi par sa femme portant dans ses bras leur petit garçon , de chaque coté une fille s'accrochait à sa jupe plissée.
Le tenancier, de taille moyenne, légèrement bedonnant, les cheveux blanchis par la cinquantaine, avait le regard vif.
Il lissait les bouts de sa longue moustache pour les remonter en accroche cœur sur les joues, sa bouche gourmande s’entrouvrait sur un sourire accueillant, un petit foulard rouge noué autour du cou le rendait jovial. Autour de la taille, attaché par un long cordon, un tablier bleu lui servait à la fois pour sécher les verres et s'essuyer les mains.
Sitôt les formalités de présentations terminées, les deux hommes montaient les valises. Avec une grosse clé dorée le patron ouvrait la porte. Une bonne odeur de parquet ciré s'imposait immédiatement.
Au fond de la chambre, contre le mur un grand lit semblait protéger le petit berceau, garni de volants bleu clair, posé prés de lui.
Pour les filles, le couvre lit rose égayait chaque côté de la fenêtre . Sur un tapis rond fleuri trônait une table en chêne clair supportant un petit pot de fougère.
Pendant que ma mère s'installait nous prenions quelques libertés de vagabondages. La porte ouverte du restaurant nous invitait à la visite.

Les pimpants rideaux de dentelles tamisaient le soleil et procuraient un peu de fraicheur. La haute cheminée de pierres accrochait le regard, sur l'épais linteau de bois noir, s'alignaient une série de casseroles et de lampes en cuivre.
Nous allions chercher sur les tables les cartons ronds oubliés, mouillés par le pied des verres et qui portaient l'inscription des bières «Bière des pendus, La Seigneurie , La binchoise ».
A l'heure des repas, des pêcheurs de passage venaient s'ajouter aux hôtes habituels apportant de la voix et de la gaieté à nos menus.
Pour le diner de treize heures, copieux et bien arrosé de bières, nous avions le choix entre le lapin à prones, les anguilles au roux ou le coquelet à la Tournaisienne, mais ce qui nous plaisait le plus étaient les tartes aux groseilles vertes, ou au riz.
Le souper, lui, commençait invariablement par un potage, suivi d'un *matoufé* ou d'une *flamiche.*

Pour le petit déjeuner, bien alignées dans leur panier, de grosse tartines aiguisaient notre gourmandise, nous les faisions disparaître sous une couche de beurre et de confiture de rhubarbe avant de les tremper dans le café noir fumant. Nos parents se laissaient tenter par le *mutiau* que ma mère accompagnait de la bière de bonne espérance.